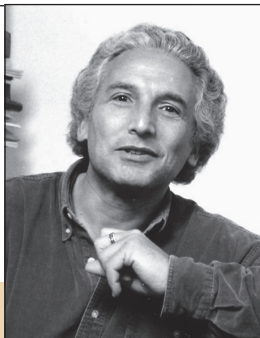


Que faire?

La société moderne repose sur un mythe: celui d'une société d'individus libres de n'être que les moyens d'un objectif qui les dépasse: le profit. Un mythe intenable mais très puissant qui n'en finit pas de piéger l'humanité.

QUELLE FORME D'ENGAGEMENT TROUVER POUR AGIR MAINTENANT ET VAINCRE LE SENTIMENT D'IMPUISSANCE ?



Acceptons que l'engagement soit dispersé et contradictoire

MIGUEL BENASAYAG, PHILOSOPHE ET PSYCHANALYSTE

Chaque époque a (...) ses mythes, et la nôtre n'échappe pas à la règle: son mythe central raconte en l'occurrence que l'humanité est une somme « d'individus », sortes d'électrons libres se promenant dans le décor de la réalité, sans racines, affinités électives, ni appartenances. Comme ces belles filles hystériques d'un célèbre film d'Almodovar, répétant à qui veut les entendre « Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça? », le commun des mortels, se croyant sujet et auteur de sa vie, se plaint des situations qui se présentent à lui sans que son cher petit libre arbitre l'ait choisi, accepté, estampillé. Ses plaintes, du genre « Pourquoi ai-je ces parents-là? », « Pourquoi ce sexe-là? », révèlent l'illusion d'une liberté totale, piégée comme malgré elle par certaines situations. Notre triste époque de banquiers, de marchands et de stupides gestionnaires a en effet produit une sorte de récit de la métempsycose bon marché, qui raconte que tout est possible et que mon être même peut changer totalement grâce à cette « flexibilité » qui le constitue essentiellement.

« Cette situation, je l'accepte, celle-ci non », se convainc intérieurement ledit sujet individuel, dirigé par un idéal de moi fort à l'américaine. Et l'idéologie dominante (ainsi qu'une bonne dose de bêtise) cultive en permanence sa croyance selon laquelle il existerait en lui une sorte de noyau dur, transcendant les situations et les époques, de sorte qu'il pourrait être « lui-même » dans d'autres situations, d'autres corps, avec d'autres parents et dans une autre époque...

Or, pour peu que la vie réelle ne soit pas un mauvais film américain, personne ne choisit les situations

ni l'époque dans lesquelles il vit et qui le constituent. Pour les habitants d'une époque, celle-ci est l'étoffe dans laquelle ils sont tissés. (...) Le mythe de la société des individus est donc particulièrement éloigné de la réalité, au point qu'on pourrait le considérer comme le mythe par défaut de l'époque actuelle, si ce n'est qu'il va comme un gant à l'utilitarisme de la postmodernité. Il décrit, explique et justifie pourquoi nous devrions, nous humains, et à vrai dire l'ensemble des vivants, n'être que des moyens pour ces objectifs « métaphysiques » que sont devenus aujourd'hui la productivité, l'efficacité et le profit. Les nouveaux dieux de l'époque postmoderne.

Nietzsche l'avait déjà souligné en son temps: tous

grande impuissance. (...) Indépendamment donc de sa valeur, la structuration objective de ce mythe piège l'humanité, produisant une grande impuissance. Or l'obscurité de notre époque est précisément le produit de cette impuissance.

(...) Le caractère obscur de notre époque tient à ce que, face aux défis de nos sociétés, face aux dangers et aux menaces que subit la vie, il n'y a pas d'horizon de dépassement. Que faire, alors? Est-ce à dire qu'il n'y a rien à faire?

On pourrait se tirer de cette question en répondant que l'obscurité d'une époque ne change pas la tâche qui revient à ceux qui désirent en relever les défis et développer la puissance d'agir: reconnaissons pourtant que, si ces défis sont relativement

Le mythe de la société des individus est particulièrement éloigné de la réalité, mais va comme un gant à l'utilitarisme de la postmodernité.

les mythes ne se valent pas du point de vue de leur valeur vitale. En l'occurrence, la valeur vitale de ce mythe construit par l'utilitarisme et l'économisme est plus que faible: comment pourrions-nous vivre longtemps ainsi, à mettre justement la vie au service de la productivité et de l'efficacité économique? Cet individu flexible qui n'est rien en soi, mais peut tout devenir (du moment que c'est économiquement utile) est peu viable, mais comme est puissante la croyance qu'il engendre! Et la puissance de cette croyance, rapportée à son peu de valeur vitale, produit en l'occurrence une

clairs, la possibilité d'agir, quant à elle, l'est beaucoup moins! Tout le monde (ou presque) s'accorde sur l'objectif de la défense du vivant, de l'environnement et de la culture, face aux forces destructrices représentées par l'économisme, l'utilitarisme et la sérialisation des individus. Mais une grande confusion règne quant à la question de savoir ce qui agit en ce sens, voire ce qu'est un agent. Serait-ce un « individu de bonne volonté »? Comment cela se pourrait-il alors qu'un tel individu est précisément le produit du mythe central de notre époque? Serait-ce (...) le « militant triste »

pour sa façon de lutter en croyant dur comme fer à la venue de la « société de fin de l'histoire » ?

Cette dernière figure de l'agir provient d'une époque antérieure à la nôtre, celle de la modernité, où le mythe du sens de l'histoire n'était pas qu'une hypothèse hégéliano-marxiste, mais allait de soi pour le sens commun. Selon ce mythe, les vies humaines étaient des passages vers les époques futures, en particulier vers le point oméga, « époque des époques », fin de l'histoire et accomplissement de celle-ci. Logiquement, les problèmes et défis de la vie étaient donc appelés à trouver leur solution dans l'époque à venir. Une transcendance du social qui, copiant mot pour mot la transcendance théologique, situait cet au-delà sur terre, certes, mais dans la situation à venir, et donc dans la promesse. Dans toutes les dimensions, collectivement comme individuellement, on attendait de l'avenir qu'il apporte la solution aux problèmes et aux défis de l'époque et dénoue les situations présentes. Or, quelle que soit l'époque ou la situation considérée, l'avenir ne réside pas dans ce qui arrivera demain, mais dans les virtualités, dans les possibles à déployer dans cette époque-ci. Si nous sommes des « modes » de l'époque, il faut en déduire qu'en tant qu'habitants d'une situation complexe, cette situation nous reste en partie obscure : nous ne pouvons prétendre la comprendre de l'extérieur, pas plus que nous ne pouvons nous voir agir en elle ; nous ne pouvons être à la fois dehors et dedans. Si chaque époque et chaque situation sont « pleines » d'elles-mêmes, à chaque nouvelle époque et dans

tuation et selon des voies multiples voire contradictoires, dans tous les cas conflictuelles, comment dépasser ce mythe de l'individu qui nous plonge dans l'impuissance et nous soumet à l'utilitarisme de la postmodernité. (...) Il est difficile pour nos contemporains, impossible nous ne le pensons pas car les mentalités évoluent, mais disons pour le moins difficile, de renoncer aux grands récits qui ont structuré la modernité et fondé durant des siècles l'engagement et les luttes. Difficile d'admettre que des choses changent, partout et en permanence, sans que ces changements locaux

les participants désertent peu à peu les réunions. « C'est toujours la même chose, on n'arrive pas à se mettre d'accord », déplore-t-on ici. « Ce sont toujours les mêmes qui prennent la parole », s'insurge-t-on là. Sans compter tous ceux qui ne disent rien mais s'empressent de retourner à leur « petite vie personnelle »... La difficulté est que, fondamentalement, les luttes et les résistances ne peuvent pas être entièrement canalisées par la représentation... Ce n'est ni leur moteur ni leur aboutissement. Aucune causalité ne joue réellement à ce niveau. Cependant, la causalité est à

Il est difficile d'admettre que des choses changent, sans que ces changements locaux ne soient la promesse d'un changement global, prévisible ou maîtrisable. Pourtant...

ne soient la promesse d'un changement global, prévisible ou maîtrisable, de société. Difficile d'admettre que des choses changent sous des modes et dans des formes différents, voire contradictoires, sans qu'une stratégie d'ensemble puisse donc, par définition, être dégagée de ces luttes et de ces engagements. Et pourtant, de tels engagements « marchent », fonctionnent, d'un point de vue local. Peut-être la dispersion qui caractérise l'engagement actuel est-elle l'une des conditions d'un changement de mentalité, d'une acceptation de cette nouvelle logique d'engagement dans laquelle il faudra bien que, peu à peu, entrent nos contemporains. Peut-être...

En attendant, les grands récits et la pensée qui les

l'œuvre dans le conflit lui-même et la territorialisation qu'il permet.

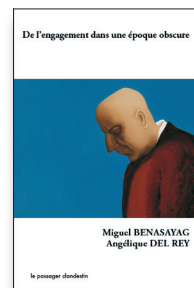
Ce n'est qu'en tant qu'il est territorialisé dans un temps et un espace donnés que l'organisme est affecté par son environnement, qu'il le perçoit et en tire donc, au terme du processus, des représentations susceptibles d'émerger à sa conscience et de venir ordonner la pensée – toujours dans un après-coup et sur des bases abstraites. Non que cette abstraction n'ait son rôle à jouer dans la connaissance et l'engagement de manière générale, mais à condition de s'articuler avec la territorialisation première. Or, dans une société, comme la nôtre, (...) on préférera l'enseignement des statistiques et des expertises abstraites aux

« savoirs des gens », et les décisions politiques aux hypothèses pratiques du terrain. On privilégiera la cohérence rationnelle à la cohérence née des conflits. Cette dernière est pourtant bien plus fondamentale et, pour tout dire, plus réelle.

Ce n'est qu'en parvenant petit à petit à s'en convaincre que l'homme de la modernité, cet homme de plus en plus déterritorialisé qui met en danger, par cette déterritorialisation même, son existence biologique, celle des autres organismes ainsi que l'ensemble de ses rapports organiques à lui-même et à son environnement, combatta ce processus efficacement. L'engagement dans une époque obscure ne peut se faire qu'à ce prix : renoncer à la volonté de transparence et de cohérence qui a fondé le grand processus de la modernité occidentale. Au nom d'une rationalité plus complexe,

et parce que telle est la condition de la reterritorialisation de nos modes de pensée et d'agir. ★

Extrait de « De l'engagement dans une époque obscure », Éditions Le Passager clandestin, 2011.



L'engagement dans une époque obscure ne peut se faire qu'à ce prix : renoncer à la volonté de cohérence qui a fondé le grand processus de la modernité occidentale.

chaque nouvelle situation, tout se rejoue...

En d'autres termes, et c'est là l'essentiel des hypothèses que nous proposerons (...) relativement au problème de l'engagement, les luttes et efforts, comme tout désir, trouvent leur origine, leur développement et leur raison d'être pour et par la situation présente. Le sujet de l'agir propre à l'époque n'est donc ni un individu, ni un quelconque pouvoir centralisé dirigé par le sens de l'histoire, mais une multiplicité de situations agencées, susceptibles de construire, pour et par cette époque, des voies de « compossibilité » pour que la destruction ne l'emporte pas sur la vie. Par ce mot de compossibilité, le philosophe Leibniz établissait une différence entre ce qui est théoriquement possible et ce qui est pratiquement réalisable. La compossibilité met un mot sur le dépassement de la construction volontariste ou idéaliste de nouveaux possibles. C'est pourquoi, dans une époque obscure, un engagement de type recherche s'impose. S'engager dans une époque obscure, ce n'est pas réaliser un programme, mais chercher, en si-

structure (celle d'un accord universel des esprits sur un changement global de société) continuent d'exercer leur influence. On la retrouve, par exemple, derrière le développement des processus de démocratie participative, développement qui marque pourtant l'heureux retour du protagoniste social sous des modalités variées. Mais voilà, derrière chacune de ces modalités, l'ancien rêve idéaliste d'un accord universel des esprits fait, lui aussi, systématiquement retour, prétendant canaliser, mettre en forme et en norme la puissance du conflit qui commençait à s'y déployer. Ce qui fait ainsi retour et insiste, c'est notamment l'idée que tout développement de puissance doit passer par la représentation complète des formes de ce développement. « Tout ce qui est bon apparaît et tout ce qui apparaît est bon. » S'impose alors, de façon presque unanime, l'idée que, sans accord des esprits sur des solutions de part en part représentables, le processus de démocratie participative est un échec. Et tandis que la question de la représentation devient source d'affrontements et de divi-